

Adolescences contemporaines

Collection
« Humus, subjectivité et lien social »
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

*« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,
c'est ce qu'invente l'humus humain
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »*

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1973)

Cette collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Dominique Texier

Adolescences contemporaines

Préface d'Olivier Douville

Ouvrage publié avec le soutien
du Conseil régional Midi-Pyrénées

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Edvard Munch, *Puberté*,
© The Munch-Museum / The Munch-Ellingsen Group,
ADAGP, Paris, 2011

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3020-7
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions.eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE, *Olivier Douville*, 7
PROLOGUE, 11

A

Abandon, 15
Absence, 22
Accrochés, 24
Addiction, 26
Adolescence, 32
Adolescences
 contemporaines, 39
Altérité, 47
Amour, 55
Anorexie, 63
Autonomie, 65
Autorité, 70

B

Baiser, 76
Barbares, 80
Bouche, 83

C

Chansons, 85
Communauté, 87
Complicité, 90
Conflit psychique, 91
Conformisme, 93
Contractualisation, 96
Corps, 106
Crise d'adolescence, 129

D

Décrochage scolaire, 131
Désir, 136
Différent, 139
Disparition, 142

E

Écriture, 144
Enfance, 160
Ennui, 162
Exceptionnel, 164

F

Famille, 166
Fantasmes, 171
Figures, 176
Futur, 185

G

Génie, 191
Glandes, 194

H

Haine, 196
Honte, 201

I

Image, 206
Institution, 217

J	Respect, 288
Jeu, 219	Responsabilité pénale, 290
« Jeunes des banlieues »..., 226	S
Jouissances, 227	Scarifications, 292
K	Série télé, 293
Killer, 231	Séparation, 297
L	Spiritisme, 300
Langue, 235	T
Légitimité, 240	Tatouage, 302
Loi symbolique, 242	U
M	Unisexe, 304
Marques, 246	V
Miroir, 249	Vampires, 309
Mort, 253	Violences, 315
N	Virtuel, 328
Narcissisme, 262	Voix, 332
Nom, 267	W
O	Web : nouvelles modalités du lien social, 333
Obscénité, 271	X
Ordures, 273	Xénophobie, 343
P	Y
Paranoïa, 274	Yeux, 345
Passage à l'acte, 275	Z
Père, 278	Zones, 348
Q	
Question, 282	
R	
Rencontre, 286	
BIBLIOGRAPHIE, 355	

Préface

Ce livre s'adresse en tout premier lieu à l'ensemble des professionnels travaillant avec des adolescents et qui sont concernés par la perspective psychodynamique. Des pysys, oui, mais pas seulement.

Il fallait fabriquer un objet qui expose les coordonnées de cet âge de la vie – temps chronologique et culturel –, en laissant ouvert le questionnement, en permettant aux initiatives de terrain de se retrouver et de se penser.

L'objet abécédaire est autre qu'un index ou un dictionnaire.

Un peu comme le fait un journal de voyage, l'abécédaire, sans rien pétrifier dans la récapitulation académique, indique des pistes, marque des jalons, désigne des carrefours, pointe des relais. C'est ce que nous offre ici Dominique Texier, à partir de son expérience de l'accueil, de l'écoute et du soin de ces sujets adolescents, ces jeunes voués au passage et à l'expérimentation de cette tension humaine par excellence, celle qui nous impose de gagner pour perdre, de quitter l'intime premier pour conquérir un lieu possible. Et qui rejoue la scène œdipienne la projetant décisivement sur le social. Il fallait à la fois ce cheminement, ces sauts parfois larges entre une notion et une autre, et ce goût de l'aventure qui donnent un versant très fort, très vivant d'un abécédaire,

lequel réunit les trois vertus de l'aide-mémoire, du *vademecum* et du journal de bord.

Qu'est alors cet adolescent dont on voit se dessiner les traits en lisant ce livre tonique ? C'est un contemporain, nous dit, d'emblée, Dominique Texier. Proposition qui mène à certaines conséquences. Deux, au moins. La première étant que l'adolescent – et c'était la position de Winnicott – est du social son baromètre. Extrêmement – certains esprits ascétiques et chagrins diraient « excessivement » – sensible aux sollicitations sociales et marchandes, l'adolescent peut nous apparaître comme un héros des mondes modernes, refusant les séductions des logiques consuméristes, mais alors c'est souvent au risque de se réduire à une pulsion orale qu'aucun objet n'irait tempérer, ou, à l'inverse, jouer son existence comme le fait un addict, sans cesse voué à faire couple avec un objet, parfois avec un toxique. On observe, plus souvent qu'on le dit généralement, des balancements entre ces périodes de refus et ces périodes de couplage parfois maniaques. La seconde conséquence est bien que l'adolescent actualise les constructions théoriques de l'enfance pour tenter de cadrer l'énigme du sexuel et de la jouissance.

Temps de la première fois, temps de l'errance, temps de la solitude parfois trop peuplée, l'adolescence ne se réduit pas au deuil de l'enfance, mais est exactement, précisément, un temps de rencontre et d'expérimentation de ce que les constructions psychiques liées à la sexualité infantile et à son refoulement n'encadrent que fort maladroitement : le réel sexuel auquel le sujet à affaire. Et c'est aussi de l'archaïque, jeté aux oubliettes de la latence qui resurgit alors, les angoisses maternelles devant le miroir reviennent baliser et hanter parfois le nouveau rapport aux images et aux idéaux que le jeune construit, pas sans les autres, en quelques courtes années.

Le corps insiste. Le bord pulsionnel attire, aspire, la bouche se fait bouche à ne plus se baiser elle-même. L'autre angoisse, attire, repousse, mais il est irrémédiablement

campé dans le paysage. Le corps produit ses humeurs, sources de vie, frêle et puissant, il est voué au devenir. La passion de se faire autre, pour contrer parfois l'angoisse qu'il y a à le devenir, pousse aux détours, et à tous ces risques parfois pour se sentir réel lorsque les arrimages des anciens narcissismes perdent leur pouvoir.

L'enfant se repère par la différence, l'adolescent fait sien le mystère de l'altérité sexuelle. C'est autre chose que la différence, l'altérité, c'est ce qui est intéressant dans la différence, c'est ce qui fait énigme, c'est ce qui provoque l'imaginaire à se nouer autrement au symbolique des nominations et des assignations. Le travail psychique de l'adolescent est certes un travail de réappropriation, mais c'est aussi un travail dialectisable d'identification et de désidentification, et nous fragiliserions les liens de confiance et de transfert à méconnaître ce point. De cette opération complexe le rapport du jeune à la langue en témoigne amplement. Défiguration et permutation de la lettre et de la phonie par un retour à la puissance du signifiant, voilà le jeu qui préoccupe nos jeunes. De tels mécanismes revendiqués en style ne peuvent être ramenés à des attaques contre le symbolique, ces procédés lettristes et vocalistes visent le plus souvent à donner rythme et forme au corps du dire, à lui conférer un parfum de code entre semblables, un rôle de coupure aussi d'avec les générations antécédentes ; parfum et rôle que la parole célèbre démuselant l'enfant encore parfois pétrifié dans le gel du langage.

Quid du social ? Que peut-il alors accueillir de ces opérations translittérales, que peut-il abriter de ces nouveaux rapports à l'altérité ? Les questions sont aussi politiques dans une période où jamais la novlangue n'avait connu de si fatales faveurs (ni n'avait servi de telles fureurs évaluatives), et où le risque d'une xénophobie galopante menace de rétrécir l'altérité à la différence.

L'enjeu est bien aussi celui de la place du politique dans les espaces psychiques.

Voilà pourquoi si certains adolescents gagnent à rencontrer certains psychanalystes, il semble peu crédible qu'un psychanalyste concerné par la modernité se désintéresse dans son rapport à la pratique à la théorie de l'enjeu adolescent. Au reste, chacun, avec sa petite doxa portative, a pu avancer des pions, forger des repères, loin de toute psychopathologisation abusive, qu'il soit freudien orthodoxe (ou se vive comme tel) ou lacanien novateur (ou se revendique ainsi). Quant aux winnicottiens ils donnent l'impression d'être chez eux avec les adolescents.

Dominique Texier connaît les efflorescences théoriques. Elle les expose comme il se doit, par touches claires, sans ce pédantisme qui dévalorise toujours la théorie en dogme, rabaisse, l'esquisse en carcan.

Cela ne suffit pas à la réussite de ce livre. On y trouve plus. Voilà que ce sont bien les situations adolescentes en lien plus ou moins de conflit et donc d'espoir avec le monde adulte, avec les institutions, qui sont exposées. Elles le sont en des phrases courtes, bienveillantes et lucides, en autant de vignettes que l'abécédaire range, et qui, à chaque rubrique, fonctionnent comme des questions que la moindre rencontre avec l'adolescent ne manque de faire resurgir.

Voyager dans ce livre nous fait vagabonder, errer, d'une notion à l'autre, nous fait recouper nos lignes et nos logiques de lectures, nous surprend aussi.

Le lecteur est ainsi convié à une croisière en « transadulescence » réussie.

Olivier Douville
 Psychanalyste, maître de conférences
 en psychologie clinique à Paris VII et Paris X,
 directeur de publication de *Psychologie clinique*
 E.P.S. de Ville-Évrard

Prologue

*« Contemporain est celui qui reçoit en plein visage
 le faisceau des ténèbres qui provient de son temps. »*

G. Agamben

Clinicienne depuis plusieurs décennies, j'ai assisté comme mes contemporains à l'éclosion massive du concept d'adolescence, à l'envahissement de la culture dite « adolescente » et au formatage de ces jeunes sous le terme réifiant « d'adolescents ». Les discours sur l'adolescence se sont multipliés, chacun se prévalant d'une certaine maîtrise sur cette nouvelle catégorie sociale. L'adolescence, qui émergea comme fait de discours très récemment dans l'histoire moderne, a trouvé avec notre contemporanéité une consistance telle qu'elle est dorénavant intégrée dans tous les processus institutionnels comme un espace-temps réel, définie non par ses limites temporelles, puisqu'au contraire l'intervalle de temps qu'elle découpe augmente sans arrêt, mais par ce qu'elle isole et produit, « l'adolescent », en conformité avec les normes idéales de notre culture.

Ma clinique s'est ressentie des effets des mutations sociales, quoique je m'en défende et la nécessité d'en témoigner s'est faite plus pressante, sans doute pour mieux supporter d'en être dupe. Mais alors je butais de façon récurrente sur une

impasse : comment dire ce que leurs paroles, leurs mots ou leur silence provoquent et convoquent, interrogent et défont, sans parler « d'eux, les adolescents », en échappant d'un côté aux discours réducteurs des politiques relayés par les médias, et de l'autre, aux discours rationnels des experts ?

Peut-on parler d'adolescence et laisser prévaloir qu'il s'agit toujours d'une traversée subjective singulière, avec son temps propre et ses modalités surprenantes ?

Comment faire entendre ce moment de passage comme un temps essentiel d'ouverture, tant pour le sujet lui-même que pour le corps social, quand les discours enferment les adolescents dans une nomination et une modélisation des comportements ?

Comment ne pas contribuer à faire consister ce concept, « l'adolescence », aujourd'hui définie et surdéterminée par les discours sociaux, orientés par une volonté d'intégration et de normalisation de tout ce qui tente de s'écarter des modèles de notre culture contemporaine ? Comment ne pas renforcer la stigmatisation « des adolescents », dont le rôle est fixé par les rapports sociaux, sans produire un autre discours tout aussi ségrégatif ?

Comment traduire l'insécurité foncière qui saisit l'enfant qui perd ses repères dans ce grand moment de bouleversement subjectif, comment exprimer cette instabilité qu'il dégage et qu'il engendre autour de lui, chez ses parents comme dans le corps social, sans la dramatiser ni tenter de la circonscrire dans des processus de défenses sécuritaires ?

Comment présenter la grande perméabilité des jeunes à toutes les mutations sociales, comment témoigner du débordement, du foisonnement et de l'éparpillement qui en découlent, sans récupérer dans les discours dominants tout ce qui devrait persister à faire acte créatif ? Comment accueillir les hésitations singulières d'un enfant à se laisser conjuguer au temps du social sans les interpréter et leur donner un sens anticipé par un discours prédictif ?

Comment faire vivre l'écart intergénérationnel et tenir notre place d'adulte, orienter les jeunes et les soutenir dans leur position d'être parlant dans la communauté sociale ? Sans inverser l'ordre des hiérarchies et des responsabilités, comment rendre compte de la difficulté grandissante pour les nouvelles générations à trouver de nouveaux repères, dans un tissu social de plus en plus replié sur ses quêtes identitaires et rétif à toute tentative de différenciation ?

Mais finalement, quelle est la nécessité de parler des « adolescents », voilà la question qui s'est imposée. Refuser de réduire toute la virtualité qu'offre ce moment de transition à une totalité signifiante, est devenu pour moi un acte politique.

Il me restait à trouver une formulation qui résonne de ce que m'ont enseigné ces enfants pris dans ce temps d'errance subjective, de mettre en mots le déplacement qu'ils m'ont imposé par leur impossibilité de structure à se laisser identifier et réifier dans un discours anticipateur. Témoigner de leur rencontre heurtée avec l'altérité qui surgit, de façon souvent brutale et toujours inattendue, autant imprévisible qu'inexorable, nécessite un acte créatif, au cœur même de la langue, avec les mots qui les bordent, avec les mots qu'ils ont cueillis au bord des chemins de traverse, découpés dans le tissu social contemporain, peu hospitalier à l'égard de leur singularité et de leurs différences.

Le procédé de l'abécédaire m'a semblé ouvrir une porte vers ces adolescences plurielles, comme autant de froissements, plis et replis dans un texte chaotique, fragmenté et parcellaire. Parler à partir de mots, qui font leur habitat, et les faire résonner au hasard de l'ordre alphabétique m'a paru relever de la texture discontinue du parcours de ces sujets en adolescence. Ces mots sont ceux de notre monde contemporain, ceux qui occupent le paysage social actuel, ceux avec lesquels les enfants de plus en plus jeunes conjuguent leur monde infantile. L'univers social se ramifie en réseau engendrant des mutations sociales à une rapidité

sans précédent, court-circuitant la possibilité de les penser, voire de les anticiper. Notre travail d'adulte et de clinicien ne consiste-t-il pas à précéder les enfants pour leur céder un monde qui se laisse encore désirer ?

Ce texte fragmentaire voudrait manquer le mot qui dirait enfin qui est cet enfant qui nous laisse.

Abandon

« QUI ABANDONNE QUI ? »

L'adolescence est un trait de fracture. C'est un temps de rupture. Sous la pression sociale, le sujet est délogé de sa place d'enfant assujéti, pour venir occuper une place d'adulte responsable, celle des parents. C'est un saut qui introduit une discontinuité dans le processus de maturation psychique.

L'intrusion dans la psyché de fantasmes et de désirs précipite l'enfant sur la scène sexuelle, d'un coup et sans explication. L'éveil des désirs est brutal, toujours trop tôt. Il fait effet d'éruption soudaine, inopinée et violente. L'enfant n'est jamais assez prêt à subjectiver l'invasion de ses fantasmes qui se réveillent sauvagement et s'imposent activement.

Il est bousculé parce qu'il doit changer de place. Mais en se déplaçant, au passage, il bouscule. « Passivé » par la résurgence explosive de ses fantasmes fondamentaux endormis depuis la petite enfance, il émerge acteur de ses désirs en dérangeant l'ordre générationnel. En interrompant la linéarité temporelle, il rappelle alors aux parents l'infantile en jeu dans leurs propres liens. Les générations se croisent et se télescopent, souvent dans une grande confusion, autour de ce que ce temps de rupture réveille « fatalement », le fantasme d'abandon. Pointe la menace d'une catastrophe imminente et imparable, l'abandon et le rejet : « Il (ou elle) va me laisser, ne plus m'aimer », sentiment bifide, divisé et partagé des deux côtés des générations.

Un fantasme d'abandon qui colle

L'adolescence est un temps de séparation, constituée par l'exhortation faite à l'enfant d'occuper une autre position, qui conjuguerait ce qu'il a de singulier au pluriel de la

communauté, ce qu'il a de familier avec l'anonyme de la masse communautaire. Cette immixtion de la scène sociale peut prendre allure d'intrusion dans l'univers familial et familial, et réactualiser un sentiment d'abandon archaïque très violent, générant inconsciemment des stratégies de défense et renforçant les liens imaginaires.

Plus rien ne tient vraiment, sans pour autant que ça lâche. Emprisonné par des liens trop tendus et inadaptés, anachroniques, le jeune n'en est pas moins radicalement seul. Les parents quant à eux s'accrochent à des liens infantiles, différant le moment de perdre l'enfant imaginaire qui les assurait d'être encore en lien avec leur propre enfance. Le fantasme d'abandon a une traduction subjective, l'affect dépressif et son corollaire, l'excitation, qui en est une autre expression.

Un fantasme à deux voix

Cet affect saisit de plein fouet le sujet adolescent, qu'il fige dans une position de rejeton : il est confronté non seulement à sa propre angoisse d'abandon mais à celle de ses parents. Non seulement il est délaissé mais il délaisse. Il doit faire face au vide de son être, sans ne plus pouvoir compter sur la garantie que lui apportait le fait d'être enfant. Mais il doit aussi faire face à ce qu'il déclenche chez ses parents, la réactualisation de leur angoisse de séparation que lui, enfant, avait masquée.

L'adolescence est donc un temps de division qui distribue l'angoisse d'abandon de part et d'autre du trait de fracture. Le fantasme d'abandon s'écrit à deux voix, passive et active : « Je suis laissé par lui et je le laisse, je te quitte et tu me quittes... », si bien qu'on ne sait pas qui quitte l'autre.

Une rupture fautive

La demande sociale qui lui est imposée de quitter sa place d'enfant est retournée contre lui, comme une faute qu'il doit

endosser. Il est accusé d'être celui qui laisse les parents à leur propre limite et leur mort. L'abandon dont il devient agent est mis sur son compte : il est l'abandonneur et impose aux parents d'être abandonnés. Il est le tueur, le destructeur des liens familiaux, le trublion de l'harmonie familiale imaginaire. Ce retournement de position s'accorde avec ce qu'impose l'adolescence : de prendre la place du père, de l'éjecter, d'assumer subjectivement le fantasme parricide. La culpabilité, sœur de lait du fantasme, protège celui qui endosse la faute de laisser, de rejeter voire « de tuer ».

La génération parentale subit l'abandon, sans doute pour mieux se protéger de sa propre culpabilité d'abandonner l'enfant, aux prises avec une réalité dangereuse et menaçante. Mais au-delà, le fantasme d'abandon protège les parents de leur fantasme infanticide, de tuer cet enfant qui viendrait prendre leur place, qui la leur demande, l'exige de droit, violemment et souvent abusivement, mais dont on sait qu'il va falloir la lui céder.

À l'origine d'une séparation, se trouve toujours une faute. Le fantasme d'abandon la prend en charge en se conjuguant ainsi : « Je me suis fait laisser par l'autre, je me suis fait rejeter¹. » Que permet la culpabilité, sinon de révéler mais aussi de couvrir la mise en acte fantasmatique parricide indispensable au saut générationnel ? C'est ce fantasme qui œuvre et mène la danse, réveillant et secouant la douce continuité qui s'était installée pendant l'Œdipe. Comme dans la petite enfance, où le désir du père avait fait « traumatisme » en s'introduisant par effraction, imposant de rompre l'idylle maternelle, c'est le fantasme parricide qui enclenche le travail de séparation au moment de l'adolescence.

Le fantasme d'abandon et son cortège de culpabilité répondent ainsi comme protection à chaque fois que s'amorce une faille dans le système de continuité, que le sujet tente d'instaurer dans sa relation à l'autre. Sa texture

1. Position subjective, proche du troisième temps de la pulsion, qui permet d'inclure l'Autre dans la boucle pulsionnelle.

est résistante. Il surgit pour freiner le processus de coupure et différer la séparation. Le fantasme d'abandon est un scénario qui attache et retient l'autre qui s'absente, au risque de confondre les places et les générations. En collant, il retarde la différenciation et génère de la confusion qui embrouille la place de chacun.

« Il faut avoir le courage d'abandonner ses enfants ; leur sagesse n'est pas la nôtre » (Chardonne, 1998).

Un abandon de la langue

L'enfant va lâcher un pan de l'enfance au passage, et chacun résiste à le voir perdre tellement il se souvient combien c'est douloureux. La magie de l'enfance tombe toujours brutalement. Instant de vertige, vacillement. Il est abandonné par les grands, les parents et les autres. Il ne peut plus compter sur eux, se compter chez eux.

Au-delà, c'est de la langue elle-même qu'il est abandonné : il ne peut plus compter sur la langue qu'il croyait sienne pour toujours et qu'il maniait avec une liberté si naïve.

Comment va-t-il répondre à l'invitation de rejoindre le monde anonyme de la communauté ? Que, qui rencontre-t-il pour le soutenir dans cette traversée ? Comment peut-il ne pas chuter s'il est laissé tomber ?

Il rencontre le vide de son être, rien qui ne vaudrait comme garantie de ce qu'il est : rien ne tient car ce qu'il croyait est discrédité. La parole a perdu de son autorité à garantir de la réalité aux choses et une présence au monde. La chute du crédit qu'il apportait à la parole parentale le raye de l'existence : rien ne valide sa propre énonciation. Il ne sait pas ce qu'il est, ce qu'on attend de lui, ce que la parole lui veut, ce que l'Autre lui veut. Il est seul, abandonné de l'Autre, auquel il ne croit plus parce que ce lieu sonne vide, sans écho.

Ce lieu sonne vide de ne pouvoir répondre à ses appels : il ne peut y répondre parce qu'il n'y a pas de réponse,

encore moins de réponse déjà-là, seulement une réponse à construire, lui-même, en son temps propre. Mais si ce lieu de la parole résonne vide, c'est aussi parce qu'à ce moment les parents sont en crise dans leur propre énonciation : l'adolescence de leur enfant, la séparation qui se profile, le renoncement définitif à l'objet imaginaire en l'espèce de l'enfant, les projettent face à la perte, qui tarde à se symboliser.

... Et si c'était encore possible de faire encore un peu semblant, de jouer encore un peu !

Ne demande-t-on pas à l'adolescent de jouer le jeu, de faire encore un peu semblant, de faire l'adolescent ? Mais il a compris, trop tôt sans doute, qu'il lui fallait perdre, laisser au passage, il ne sait pas quoi. Il ne peut le dire, il n'a pas les mots. Il n'y a pas de mots pour dire ça, voilà la peine qu'on partage avec lui. De quelle perte s'agit-il, que s'agit-il d'abandonner au passage ? Il n'y a pas de réponse à ces questions.

Un abandon sacrificiel

Chaque culture a inventé des façons de traiter la perte qu'implique ce saut générationnel. La guerre a été une réponse partagée depuis toujours par toutes les civilisations, qui abandonne les jeunes à la furie de l'ennemi désigné, à la portée des fusils ou des canons². Lâcher les jeunes sur le champ de bataille au nom de la place symbolique des pères recouvre l'infanticide en œuvre. Considérant l'abandon ou la perte des fils comme la dette à payer à l'honneur de la patrie, les pères font acte d'allégeance à la loi du père mort comme référent symbolique. Cet acte d'abandon sacrificiel est au fondement des monothéismes : Abraham en acceptant de

2. « Winnicott remarquait que l'adolescence, jusqu'ici suffisamment bien traitée socialement par les guerres qui impliquaient chaque génération nouvelle, était devenue un problème social dès que cette solution n'était plus applicable du fait de la guerre froide » (Vannier, 2001).

perdre son fils Isaac, sacrifie sa propre paternité, plus parricide qu'infanticide, pour garantir au peuple élu de n'être pas abandonné du Père des paroles qui font lois, sur les traces de Moïse. L'abandon du fils est le prix du parricide, le sacrifice symbolique d'un père, le « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » que reprendra le Christ, sur la croix.

Le sacrifice perd dans notre culture de sa force symbolique. Le manque qu'il instaure, la perte qui lui en coûte est repoussée : pas de sacrifice, plutôt des sacrifiés. Si la jeunesse était offerte à la guerre comme objet d'un sacrifice consenti (peut-on parler au passé, l'état géopolitique se distribuant juste différemment ?), notre modernité ne condamne-t-elle pas sa jeunesse à une autre forme d'abandon, qui consisterait justement à ne pas pouvoir en faire le sacrifice ? À réduire son altérité, à coller plutôt que séparer, à donner une consistance de glu au lien social, à accrocher les adolescents sous un signifiant réifiant, ne prend-on pas le risque de les abandonner cruellement et réellement en les coupant définitivement des liens à l'Autre ? La colle imaginaire où tout le monde est tout le monde par jeu de reflets spéculaires entre les générations, où l'adolescent est tantôt le copain complice dont on ne peut pas se séparer, tantôt le rebelle indésirable qu'on rejette tant il est trop insupportable et sans limites, ce collage n'est-il pas une forme d'abandon, un lâchage, un « débrouille-toi tout seul », un renoncement à occuper une place stabilisante de référent, d'Autre pour lui ? Les pères contemporains ne résistent-ils pas à sacrifier leur paternité, à sacrifier l'enfant pour éviter la perte ? Ne s'accrochent-ils pas l'enfant-adolescent, ne manquant de rien, empli d'objets de jouissance, pour s'éviter la transmission de l'acte fondateur de l'humanité, le sacrifice symbolique ? Résister à la perte pour échapper à la menace d'abandon, c'est aussi renoncer au désir et à l'amour.

Adolescent, un signifiant qui abandonne le sujet à lui-même

L'adolescence, au sens moderne, est un construit social qui vient colmater la brèche ouverte par la rupture intergénérationnelle. Elle aménage un espace-temps d'indifférenciation, « de bouillie originaire³ » (Freud, Salomé, 1912-1913), pour reprendre l'expression de Freud, de confusion des générations, pour se protéger de cet abandon sacrificiel.

Ainsi, le passage adolescent informel tend à se substituer en un état, « l'état d'adolescence », installant et instituant une condition d'abandon de consistance informe. Cette mutation de la notion de passage adolescent est contemporaine, liée aux mutations sociales qui la précipitent. Elle est peut-être même une des mutations les plus révélatrices de l'état du lien social dans nos sociétés contemporaines. La construction de la notion d'adolescence est une histoire d'abandon, où l'enfant, bien que de plus en plus encadré et appareillé, est abandonné et livré à lui-même, sous un régime d'autosuffisance, noyé dans des liens imaginaires mais réellement coupé de l'Autre, de ses devoirs envers l'Autre, de ses désirs et de ses attentes. L'adolescent est abandonné à sa charge individuelle. Il ne peut plus compter sur l'Autre pour l'accompagner, lui dire « Viens, enfant » comme le dit l'homme masqué, le père de Wedekind (1891, p. 98).

3. Lettre du 30 juillet 1915.

Absence

« À une qui est au bord de l'océan

*L'amour a épousé l'absence, un soir d'été ;
Si bien que mon amour pour votre adolescence
Accompagne à pas lents sa femme, votre absence,
Qui, très douce, le mène et, tranquille, se tait.*

*Et l'amour qui s'en vint aux bords océaniques,
Où le ciel serait grec si toutes étaient nues,
Y pleure d'être dieu encore et inconnu,
Ce dieu jaloux comme le sont les dieux uniques. »*

G. Apollinaire, *Épousailles*, 1901

Né Wilhelm de Kostrowitzky, avant d'adopter son pseudonyme solaire, Guillaume Apollinaire, adolescent, se faisait appeler Guillaume Macabre.

« Quand je suis triste, je me raconte toujours la même histoire. Je m'imaginais disparu et tout le monde me cherche, me croit enlevé ou mort. C'est la panique, mes parents pleurent. J'adore ce moment, de les voir pleurer en me pensant mort » (Axel, 15 ans).

Comment me perdre comme enfant de mes parents sans disparaître ? Comment pouvoir m'absenter, m'imaginer mort sans être détruit ? Comment me représenter le manque que je provoque chez eux par mon départ de la maison familiale ? Comment dessiner cette absence ?

Tel est l'enjeu de l'adolescence : donner une nouvelle représentation à la figure d'absence. La langue est un lieu possible, encore faut-il lui faire confiance.

Parler, c'est habiter la langue, adopter le lieu que les mots de l'Autre me désignent comme abri de mon existence. Les

mots sont des niches qui m'accueillent et m'hébergent en me donnant un nom et en m'inscrivant dans une histoire déjà en marche. Mais les mots portent aussi l'absence dont ils se font l'écho. Ils enserrent le vide et l'inconnu, ils renouvellent la perte originelle et répètent l'insaisissable de la réalité du monde. Les mots font peur à être dits, ils engagent le sujet à se reconnaître en eux, dans cette ombre de lui-même qu'ils lui préfigurent, dans cette silhouette qu'ils lui dessinent.

Au pré de la parole, l'adolescent résiste à s'aventurer malgré sa quête de mots qui lui donnent un lieu où paraître et demeurer. Découvrir la langue comme lieu d'existence est un franchissement qui suppose de s'y risquer. Accompagné dans l'enfance par la langue maternelle, il se sent aujourd'hui seul face aux mots qui semblent parler de lui mais ne lui disent plus rien, plus comme avant. Les mots ne répondent plus suffisamment. Les adultes avec les mots peuvent trahir, tromper voire abuser, quand ils ne sont pas réduits au silence de leurs angoisses d'avoir à laisser leur enfant s'absenter. L'adolescent cherche une autre langue qui le représenterait dans sa différence et avec laquelle il pourrait compter.

La parole donne présence à l'absence à la condition que quelqu'un en réponde, qu'elle soit la parole d'au moins Un qui s'y engage. Quand la parole ne constitue plus un lieu d'accueil, s'ouvre un gouffre d'où l'appel est sans voix, l'absent ne peut plus s'absenter, parce que trop réellement présent...

Son absence le fait exister s'il sait que quelqu'un l'attend. Retrouver confiance dans la langue nécessite qu'il soit accompagné de la parole pleine d'une présence vivante, capable de supporter la séparation et l'absence de celui qui se fait manque, en poursuivant sa route au-delà.

Accrochés

ACCROCHÉS À LA CULTURE D'OBJET

« La musique à donf dans les oreilles, c'est comme une drogue, j'peux pas m'en passer, ça me calme, sinon je suis vénère » (Dorian, 16 ans).

Les jeunes adolescents, la plupart d'entre eux, s'accrochent aux objets que leur propose le marché. L'objet, branché sur le corps, devient un prolongement d'eux-mêmes. Il doit être sans cesse à disposition et fournir une satisfaction pulsionnelle maximale, immédiate. Branchés, les adolescents se font les idéologues virulents de la culture d'objet.

Le développement des techniques de pointe permet au marché de proposer des objets de plus en plus performants, répondant à l'exigence de saturation de l'appel pulsionnel. En procurant de la jouissance partielle, ces objets créent une dépendance : leur manque déprime et laisse un sentiment de vide angoissant. Fragilisés par cette dépendance, beaucoup d'adolescents organisent leur réalité autour de ces objets, suppléant aux objets pulsionnels, jusqu'à limiter leur quête à obtenir des garanties pour un monde réel capable de fournir les objets à volonté. Cette subordination à l'objet de satisfaction entraîne une adhésion aux valeurs communes et un conformisme idéologique à la culture d'objet. Leurs prérogatives restent rivées à la bonne marche du marché et à l'idée d'une juste répartition des objets de jouissance.

La revendication de ces jeunes tourne autour de l'idée d'un dû : il y aurait toujours un autre qui aurait davantage, qui pourrait jouir davantage, qui pourrait avoir l'objet plus adéquat à la satisfaction immédiate.

Le discours de la modernité repose sur l'idée trompeuse qu'il y aurait une satisfaction possible qui n'en passe pas par la perte, qui ferait l'économie de la dette sociale qu'il appartient à chaque sujet de partager. À la disponibilité et

la permanence de l'objet qu'offre le marché, s'ajoute la revendication d'une répartition égalitariste des objets et du même droit à la jouissance supposée de l'autre. Le manque devient dol social, dommage avec perte inadmissible, privation insupportable et injuste. Le rapport social se déplace ainsi progressivement d'un rapport de classe vers un rapport comptable, le solde devant être toujours positif, les bénéfices toujours plus avantageux que les pertes.

Les jeunes sont pris dans ce système comptable et « accrochent » à l'idée de profit immédiat, de jouissance sans différence ni différance.

Addiction

UN RAPPORT CONTEMPORAIN À L'OBJET

Les discours socio-économiques actuels croisent la structure du fantasme du sujet en adolescence et tissent avec lui un rapport inédit aux objets de satisfaction. L'économie libérale maintient une relation infantile à l'objet, en pérennisant chez chacun la tendance perverse polymorphe de l'enfance, la banalisant voire la promulguant comme idéal, discréditant toutes formes de soustraction de jouissance. Par sa capacité à anticiper la satisfaction en proposant toujours plus, le libéralisme fonde sa puissance et sa maîtrise sur les rapports sociaux. Il les abrase en maintenant chaque individu dans la même dépendance, voire asservissement à l'objet de plaisir.

À l'adolescence, face à la perte des objets liés aux parents, le sujet cherche à retrouver une forme de complétude : n'importe quel objet peut faire office, pourvu qu'il puisse restreindre son monde à la satisfaction que cet objet lui fournit. L'impératif de jouissance du marché encourage cette disposition et renforce la fétichisation du corps adolescent par ces objets de complétude imaginaire.

Depuis toujours, le monde est mené par l'envie d'avoir des garanties, des réponses aux questions de l'existence et aux énigmes du vivant, des solutions aux impasses de la relation à autrui, des objets en adéquation avec ses attentes. Depuis toujours l'homme est porté par la recherche de complétude et de satisfaction absolue, par la retrouvaille d'un objet perdu qui, dans un temps mythique, l'aurait comblé. Mais l'organisation psychique permet, et c'est ce que Freud décrit avec la castration liée à l'Œdipe, d'accepter de renoncer à cette satisfaction dans la réalité pour la différer et en faire l'objet du désir, de se satisfaire du manque que procure l'inadéquation des objets de la réalité

au sein de la relation à l'autre, et de trouver, en l'espèce d'objets imaginaires, des substituts suffisamment satisfaisants et pacifiants. Notre société contemporaine fabrique autant d'objets prometteurs, la science fournissant à l'envi de quoi alimenter l'espoir de solutions radicales à ce qui ternit notre existence – la maladie, la vieillesse, les limites corporelles – dispensant des savoirs sur le désir sexuel, la jouissance, l'harmonie du couple, autant d'objets ou savoirs prothétiques suppléant nos impuissances. Rien de nouveau jusque-là, toutes les sociétés ont produit ce genre de savoirs, le savoir dogmatique religieux ayant pendant des siècles joué ce rôle dans nos cultures occidentales.

Un changement d'objet

Pourtant, quelque chose change fondamentalement dans notre culture néolibérale, qui origine un changement anthropologique, un comportement « libéral » au sein de la subjectivité, qui touche de plein fouet les générations montantes. L'objet perd de sa valence phallique, pour le dire en termes psychanalytiques, pour devenir un objet réel, réifiant les relations que le sujet peut entretenir avec lui. Un objet phallique, c'est un objet qui n'existe pas dans la possibilité réelle de satisfaction. Pris dans la relation à l'autre, pris dans la demande de l'Autre ou à l'Autre, il s'étaye sur le corps, certes, mais du manque qu'il origine, par la découpe dans le réel du corps que fait le langage, du fait d'avoir à passer par la demande et l'adresse à l'Autre. L'objet phallique donne un semblant de puissance, couvrant l'impossible, ce qui n'est pas saisissable, ce que l'homme, d'être pris dans la parole, ne peut atteindre. L'objet phallique est un semblant et c'est pour cela qu'on y tient. C'est lui qui donne toutes les attitudes de prestance dans la relation à l'autre, qui donne envie de se tenir un peu debout, de ressembler à quelqu'un.

Quel est donc le changement ? L'inflation des attitudes de prestance et les semblants de puissance et de domination

sur le monde montrent que le phallus va bien sous nos latitudes. Il est encore à sa place, bien présent, un peu revendicatif certes, mais pourquoi pas. Une société de fiction, où le paraître fleurit, où le montrer/cacher imprime aux relations son charme d'équivoque, est une société plutôt créative et pleine de trouvailles, toujours à l'affût de couvrir l'horreur ou de le transformer, le transfigurer. C'est le moteur des évolutions sociétales.

Un nouveau rapport à l'impossible

Ce qui change progressivement, c'est le rapport à l'impossible. Pas à pas, nous dérivons vers une récusation de l'impossible. C'est un glissement qui se fait depuis que la science a pris le pouvoir dans le champ de la pensée et de l'organisation politique de nos sociétés, mais qui s'accélère avec le libéralisme, comme en témoigne le discours de la publicité, qui s'étant accaparé le champ du désir, le révèle avec cynisme. C'est le moteur de son argument. « Plus d'impossibilité possible. » Il n'est plus question de faire semblant, mais d'être, la femme par exemple.

L'objet perd de sa valence phallique, il devient objet réel. Branché sur le corps, il se substitue au réel du corps, il s'inscrit dans la chair du corps. Les limites du vivant sont repoussées, la mort différée, la procréation programmée... Le temps est le temps réel. Le mode de jouissance en est modifié : d'une jouissance phallique, jouissance du manque afférent au langage, s'opère un glissement vers une jouissance Autre, jouissance du corps, jouissance qui touche à la limite du corporel, à l'au-delà duquel c'est la mort et l'horreur, sans interface ni intervalle. Cette Autre jouissance, non pacifiée par le langage, jouissance tyrannique du toujours plus, est une jouissance de corps, liée à l'excitation corporelle impossible à assouvir.

L'enjeu anthropologique se situe ici : c'est l'histoire de chaque sujet que d'avoir à faire avec cette jouissance, qui

est celle des relations précoces archaïques et qui se réveille à l'adolescence. Mais érigée comme modèle de jouissance, comme idéal, imposée dans la réalité de chacun subrepticement, elle devient un mode de traitement sociétal de l'impossible, et un outil redoutable de maîtrise et de pouvoir.

L'objet comme référence identificatoire

Un nouveau rapport à l'objet se dessine : non seulement il ne doit pas manquer, mais il doit assurer un niveau d'excitation permanent et un niveau de sensations corporelles toujours plus intense. Cet objet prend une place telle que le sujet – qui n'émerge que de l'intervalle entre les signifiants – risque de disparaître pour se laisser identifier à l'objet lui-même. À défaut de ne pouvoir se faire représenter par les mots, entre les mots, il se laisse présentifier sous l'étiquette de l'objet qui le désigne. « Moi, je suis trop sushi », dit un jeune, s'identifiant à l'objet de la pulsion. La langue trahit comment le sujet contemporain se perd dans l'objet de satisfaction, bouffant ce qu'il est, dans une autodévoration indéfinie du corps. « La consommation d'un corps qui tombe dans ce qu'il convoite : voilà l'infinité de l'enfer » (Pommier, 2010, p. 14).

Pourquoi les adolescents sont-ils spécifiquement, bien que transitoirement pour la plupart, exposés à ce nouveau rapport à l'objet ?

L'adolescent quitte sa position passive d'assujettissement parental, pour gagner une position active de désirant et d'aimant. Cela nécessite de renoncer définitivement à un objet imaginaire qui apporterait garantie et puissance. Y renoncer consiste à construire dans les liens sociaux des valeurs symboliques suffisantes pour faire limitation à ce qui se déchaîne du corps, pour humaniser et pacifier ses rapports au monde des autres et des objets. C'est là précisément que se noue la difficulté actuelle, entre des enfants en quête d'objets pacifiant leurs pulsions et l'offre extrêmement séduisante du

marché d'objets branchés sur le corps, à profusion, à volonté, immédiatement et sans limites. Quand l'adolescent découvre que la puissance qu'il prêtait à l'adulte et qu'il attendait d'avoir, est de l'ordre du symbolique, ce qui le freinait et le limitait perd de son efficacité. Si les liens sociaux sont à ce moment pour lui très ténus et ne lui apportent pas un étayage suffisant, il aura tendance à se ruer sur le premier objet qui semble consister un peu. C'est là qu'il risque de s'addicter, préférant un objet imaginaire que le vide d'un symbolique déserté. La fragilité propre à l'adolescence est ainsi renforcée par les nouveaux modes de jouissance.

Le concept de l'adolescence s'enkyste socialement dans ce nouage particulier entre, de la part du jeune, la quête d'un objet symbolique qui viendrait calmer et pacifier ses exigences pulsionnelles, et l'offre du marché les inondant d'objets réels ou imaginaires, excitants et comblants. L'objet devient une référence. Le sujet s'y colle, l'indexant comme trait identifiant. « Je suis toxico » : la valeur de l'objet devient identificatoire. Or ces objets disponibles sur le marché n'offrent que des réifications identitaires. Mirage narcissique qui ne fonde aucune assise au désir.

Une suppléance possible à l'impossible

Pourtant, notre clinique nous invite à apporter une lecture quelque peu plus dynamique et un regard plus clément que celui des discours sociologiques ou médicaux, qui tentent de les réduire à des comportements dits « d'addiction ».

Cette frénésie de jouissance est une réponse que l'adolescent postmoderne trouve pour faire avec ce à quoi il est confronté, l'excès. Ça déborde de partout et rien ne vient le border. Quand l'interdit porte sur le sexuel, la transgression reste liée au sexuel. Cet interdit porté par les figures d'autorité (le père) masque, sous des fictions et des fantasmes, ce qu'en même temps il révèle : l'impossible complétude du rapport sexuel. L'interdit « tu ne peux pas jouir de tout,

notamment de ta mère » prend en charge cet impossible et lui donne un contour supportable, humain et transmissible. « Par contre tu peux jouir de toute autre femme. » Il n'y a pas de complétude possible, mais toujours un reste qui impulse le désir et le constitue comme son objet (la quête d'au moins une femme possible).

La chute ou l'affaiblissement de l'interdit porté sur la jouissance phallique (ou la moindre efficacité dans le social du refoulement sexuel) confronte de plein fouet l'adolescent au réel : l'horreur de l'impossible (« il y aurait une jouissance totale et absolue possible, tu peux jouir de tout »), qu'il va tenter coûte que coûte de couvrir, parfois au risque de sa vie. En effet, s'il y répond en se ruant sur les objets de jouissance (par refus de la castration), il n'en tente pas moins de s'en dessaisir. C'est ce que nous apporte la clinique : toutes ces expérimentations de jouissances autres, non sexuelles peuvent être une façon de remettre de l'interdit sur l'impossible. Autrement dit, cet engouement pour ces jouissances de corps peut traduire, chez les adolescents, *leur façon de faire* avec ce dévoilement éruptif de l'impossible, en se situant dans un entre-deux, entre l'interdit affaibli et l'horreur de l'impossible : tenter de jouer un simulacre de transgression, en déplaçant le curseur de l'interdit sur ces autres jouissances. Le jeune cherche une jouissance qui soit interdite, pour s'y mesurer et la transgresser (se faire prendre par la police pour les usagers de drogues, jouer avec le risque de contamination du virus VIH, détournant les campagnes de prévention...).

C'est un mode de restauration de la jouissance de l'interdit, où l'adolescent cherche en fait plus la confrontation à l'interdit que la jouissance de l'objet lui-même. Dans certaines communautés sociales, cette modalité reste le seul recours disponible pour que persiste de l'interdit et de la loi, donc de la parole : « Non, tu ne peux pas faire ça » (Nicholas Ray dans le film *La fureur de vivre* l'indique déjà, situant l'inspecteur de police comme le recours auquel s'adresse le jeune en déroute).

Adolescence

DE L'ADOLESCENCE À L'ADOLESCENT :
LA PRODUCTION D'UNE FIGURE MODÉLISABLE

Aujourd'hui, la notion d'adolescence est universellement admise. Elle consiste en un temps de passage entre l'enfance et l'âge adulte, où le sujet se déplace de la famille à la cité. Lui est associée la notion de crise, qui, depuis la naissance du concept, mobilise l'ensemble du corps social. La crise d'adolescence fait peur. Elle est, à l'horizon familial, l'épreuve de la parentalité et l'évaluation de son rôle. Elle est une menace sociale à l'épreuve des institutions, un point de butée des politiques gouvernementales. Des discours tentent de la cerner et de la rationaliser afin de mettre en place des stratégies pour la canaliser.

Pourtant l'adolescence n'existe pas en soi, elle est un fait de discours très récent dans l'histoire moderne. Elle apparaît comme construit social, à l'aube de l'ère industrielle. Elle est un effet de l'enfermement autoritaire des jeunes de la classe bourgeoise dans les internats de lycées, les préparant à devenir les nouveaux citoyens aux rouages de l'économie naissante, nécessitant ordre et soumission aux principes du capitalisme libéral. Le concept d'adolescence, comme période passagère de rébellion et d'irresponsabilité, répond donc essentiellement aux révoltes de ces jeunes contre l'autorité, remettant en cause le pouvoir des pères et de leurs représentants. Né de ces émeutes très localisées, le concept, en cent cinquante ans, s'est étendu à toute la classe d'âge et s'est généralisé. D'une révolte sociale, l'insurrection s'est intériorisée, faisant de l'adolescence le temps des conflits intergénérationnels et intrapsychiques.

Ainsi d'une minorité de jeunes, dans un contexte spécifique, le terme d'adolescence a glissé à l'ensemble des jeunes, comme phénomène inéluctable et nécessaire.

L'adolescence devient la définition même de cette classe d'âge qu'elle particularise et fait exister. L'universalisation du concept d'adolescence est concomitante à la notion d'obligation scolaire qui maintient les enfants dans un système institutionnel unique, avec le statut indifférencié d'élève. Ainsi, progressivement, les clivages sociaux s'horizontalisent par tranches d'âge, au-delà des classes sociales, et surdéterminent les identifications. La révolte, l'irresponsabilité, la tendance à la violence, la vitalité frondeuse deviennent les traits identificatoires de ce nouveau groupe social. La préoccupation de classer se substitue à celle d'encadrer ceux qu'on a isolés sous le terme d'adolescents, les épinglant, et d'une nomination, et d'un trait identifiant, soit d'être potentiellement déchaînés et hors limites. Le corps social organise alors les modalités d'encadrement et commence à attribuer à l'adolescence sa forme institutionnelle.

L'adolescence s'organise et se systématise progressivement, fondant sa légitimité de ce qu'elle secrète. En isolant et répertoriant une classe d'âge sous un terme générique, en identifiant voire en dictant les comportements de cette classe, l'institutionnalisation tend à uniformiser et abraser les différences. Elle réduit les hétérogénéités en modélisant des types d'individus propres à la classe. Cette homogénéisation, qui se renforce d'une volonté de normalisation, à l'âge spécifique où les enfants tentent de se différencier et de se séparer, est source de violences, dont les effets se manifestent dans les protestations diverses qui éclatent dans les institutions familiales ou sociales. Ces manifestations, en retour, donnent raison aux institutions, en souci d'ordre et de régulation.

De la puberté à l'adolescence : un saut de discours

Jusqu'à très tardivement dans notre histoire, le passage de l'enfance à l'âge adulte se faisait en référence au corps : les transformations pubertaires offraient les indices du passage et assuraient la bascule. Déconnectée des repères

corporels, l'adolescence indique un temps de transition. C'est un concept d'ordre temporel. De la notion de puberté à celle d'adolescence s'est glissée la nécessité sociale de retarder le moment d'entrer dans l'âge adulte, de le différer et le disjoindre de l'enfance. Cet écart qui accentue le différentiel entre le temps du corps et le temps du social est un phénomène qui a ses origines et ses effets dans les discours de la modernité.

L'adolescence est un effet de discours, contrairement à la puberté qui est un effet réel du corps (ce qui n'exclut pas les incidences symboliques et contingences imaginaires qui lui sont liées). Comme effet de discours, elle évolue en fonction des valeurs et des impératifs de l'espace sociopolitique. Ses caractéristiques et ses représentations varient donc selon des critères définis par le contexte sociétal.

Chaque civilisation organise les relations sociales en définissant et fixant les modes de jouissances privées qu'elle accepte ou interdit (régulation de l'âge du mariage, définition des différentes maturités et majorités, légalisation des modes de relations sexuelles...). L'évolution du concept de l'adolescence reflète particulièrement celle de ces systèmes régulateurs. En effet, le réveil pulsionnel de l'adolescence oblige le social à intervenir et contrôler l'excès qui en résulte. Les rites initiatiques prenaient en charge le débordement corporel lié à l'événement pubertaire pour l'endiguer et le conduire vers sa réalisation symbolique, le mariage, la procréation et l'entrée dans la communauté adulte. La modernité l'accueille différemment en fonction de ses nouvelles priorités, dominées par l'économie de marché et les nouveaux liens sociaux qu'elle impose.

En la démarquant de plus en plus de la puberté, notre culture dégage progressivement l'adolescence de sa référence au corps et donc de sa dimension sexuée et mortelle. Ainsi, elle tend à réduire son sens à sa fonction sociale, de rébellion face aux figures d'autorité, jusqu'à n'en faire plus qu'un trouble du comportement social, voire tendanciellement

aujourd'hui un comportement asocial à rééduquer. La création du concept laisse émerger ce qu'il entendait voiler, la reconnaissance d'une fragilité du côté de l'autorité et des pouvoirs politiques (nous sommes à la fin de la Monarchie¹). Ce n'est qu'au terme d'une longue mise en place de sa valeur de symptôme que des discours lui ont donné du sens. Depuis plus d'un siècle, se multiplient les études et les essais sur l'adolescence démontrant son existence et son processus. Tous les secteurs des sciences humaines et des neurosciences livrent leurs interprétations, rationalisant les modes d'être des jeunes. Ces discours ont eu une fonction : prendre en compte mais aussi réguler ce que l'adolescence découvre : le débordement du corps pulsionnel. L'adolescent occupe alors le rôle de *témoin* de ce que la culture peine à voiler : *tout des jouissances du corps* ne peut être régulé par les « processus civilisateurs » ; il persiste du « malaise dans la culture² », c'est un impossible de structure. L'adolescent expose ce malaise : il révèle cet impossible avec fracas, accusant la défaillance des pères : il se fait symptôme de la culture sociale en exprimant les tensions internes qui secouent alors chaque sujet quand il s'agit de lier ses exigences propres (inconscientes notamment) à celles fixées par le corps social. Ainsi, l'adolescence corréle l'événement subjectif de la rencontre avec le sexuel et le symptôme social qu'il produit pour la communauté. C'est la valeur symptomatique de la crise adolescente, qui, bien qu'interpellant les défaillances sociales, ne peut être que singulière et traitée comme telle.

La crise d'adolescence occupe une place prépondérante quand elle prend valeur d'un déchaînement des pulsions, en résonance avec les mouvements de libération qui secouent

1. Il est remarquable de constater qu'aujourd'hui la question de l'adolescence ne se pose pas dans les pays menés par un régime dictatorial, et que la démocratisation rapide de certains les confronte très brusquement et de façon très inattendue à la problématique adolescente.

2. Pour reprendre respectivement les expressions d'Edgar Morin et de Sigmund Freud.

les années 1960 du dernier siècle. Elle devient une figure emblématique de la révolution sexuelle et de la libre expression des pulsions, soutenue par des politiques sociales engagées. Pourtant, à l'insu de ces mouvements à forte coloration idéologique révolutionnaire, la crise pulsionnelle est soutenue voire dictée par un autre impératif, celui du marché et de la consommation : il s'agit alors non plus de limiter et cadrer les jeunes mais de combler leurs pulsions qui débordent, ce qui représente un nouveau marché, fort rentable. Progressivement l'adolescent « pulsionnel » prend une place de consommateur à part entière sur le marché, jusqu'à aujourd'hui être assimilé à un produit du marché : son adolescence fait vendre, ses comportements excessifs, ses jouissances sont autant d'arguments publicitaires.

Ainsi l'évolution sociétale contemporaine infléchit-elle sa valeur de symptôme. D'un côté, on assiste à la banalisation de la crise, à sa normalisation, pour en réduire l'effet de surprise et anticiper le nouveau qu'elle pourrait apporter, ce qui se traduit par la mise en place progressive d'un état d'être adolescent, « pathologie normale » spécifique et modélisable d'une tranche d'âge de plus en plus longue. Le déchaînement pulsionnel est normalisé, voire encouragé par les discours socio-économiques qui traitent les adolescents en figures types du néolibéralisme : de la pulsion à l'état brut, qu'il faut sans cesse relancer pour assurer l'expansion du marché. De l'autre côté, ce qui échappe aux schémas régulateurs et persiste à engendrer du désordre social est assimilé à un trouble, écartant ce que la notion de crise laisse poindre du déséquilibre interne. Ainsi fleurissent nombre de psychopathologies spécifiques, menant à pathologiser les différents « comportements » adolescents et proposant des thérapeutiques à visée rééducative.

L'adolescence retrouve ainsi sa valeur de trouble qu'elle connut à son origine, coupée de ce qu'elle révèle : sa prise avec le réel sexuel, avec ce qui échappe à la régulation des processus de symbolisation et à l'autorité des paroles du Père.

Ce dont la « crise adolescente » témoigne est nié et annulé, non traité comme un dire mais comme un trouble importun. C'est ce que suggère la déconnexion avec la puberté, voire son annulation comme événement de corps essentiel pour l'enfant pubère³. L'adolescence redevient symptôme social au sens de « trouble du comportement » aux mains de spécialistes experts, dont la science devrait permettre de contenir les adolescents, en les indexant à la fonction sociale qu'ils doivent occuper. Le sexuel dont témoignait la crise adolescente ne fait plus symptôme social : le débordement pulsionnel qui menace l'ordre social a trouvé quelques bords, endigué en bonne partie par les nouvelles modalités de jouissances de consommation. Ce qui résiste à ce mode de régulation est appelé « trouble social », que l'on tente de réduire par quelques procédés autoritaires de rééducation extérieurs au sujet. Ce glissement est pour nous, cliniciens et praticiens de la psychanalyse, très inquiétant parce qu'il indique comment l'adolescence pourrait n'apparaître plus dans sa dimension de conflit et de tensions internes. L'adolescence abordée ainsi relègue le sujet à son irresponsabilité, risquant de lui fermer les portes de ses facultés psychiques à trouver, par lui-même et avec les mots, les modes de résolution des tensions qui l'assaillent. Les exemples sont multiples, pour ne citer que ceux-ci : on parle du taux de suicide des jeunes, de leur tendance de plus en plus précoce à l'ivresse massive, on prescrit des antidépresseurs à la moindre plainte subjective... ; on ouvre des centres pour anorexiques, toxicomanes, des cliniques spécialisées dans les cyberaddictions... ; on emprisonne les jeunes de plus en plus tôt pour des délits de moins en moins graves...

L'adolescence aurait et aura pu être un discours révélant la capacité de la communauté à orienter l'enfant dans ce temps

3. Il est à noter que Freud, au contraire, n'employa jamais le mot d'adolescent, certes encore peu courant à son époque, pour n'évoquer que celui de puberté en référence avec le déchaînement pulsionnel et fantasmatique.

de changement et de remaniement subjectif, lié à la puberté. Mais il apparaît que beaucoup des discours sur l'adolescence participèrent plutôt à « produire » des individus désignés et identifiés par le terme « adolescent », contribuant à réduire l'altérité qui pourrait surgir de cet écart intergénérationnel. Les enfants eux-mêmes se sont emparés du terme d'adolescent pour écarter l'inquiétude liée au réveil pulsionnel de la puberté, comme l'indique ce trait clinique très précis que relève Philippe Gutton : « Chez tout adolescent, le fantasme est présent de ne pas être pubère, de l'être moins, pas encore ou pas encore trop. Inversement, chez l'enfant pubère, il y a cette revendication de l'être » (Gutton, 1991, p. 106).

L'adolescence devrait éveiller le corps social sur ses possibilités d'accueillir le nouveau, elle devrait persister à l'interroger sur sa façon de traiter le trans et l'intergénérationnel. Pourtant, comme l'indique la réification de la figure de l'adolescent, l'approche actuelle de l'adolescence se crispe sur une position défensive, favorisant de façon très consensuelle les stratégies sécuritaires, prévention, médicalisation et pénalisation. En outre, au-delà des impératifs économiques qui l'assimilent à un pur objet de consommation voire à un produit du marché, l'adolescence est objectivée et investie comme un laboratoire de recherches sociologiques et anthropologiques des facteurs de désorganisation sociétale contemporaine, faisant de l'adolescent une figure paradigmatique modélisable.

L'adolescent contemporain, ainsi défini, n'est-il pas le produit d'une société fragilisée par des processus de désaffiliations internes aux discours sociaux, reléguant aux jeunes ses angoisses d'abandon et d'exclusion ? « L'adolescent », dont le terme aujourd'hui renvoie moins à un âge qu'à un mode d'être, n'est-il pas un des noms que le contemporain a saisis pour évoquer son chaos interne ? L'importance que notre postmodernité donne à cette tranche de vie, n'est-elle pas sa façon de déplacer ses apories, quitte à fabriquer un nouveau type, l'adolescent ?

Adolescences contemporaines

ADOLESCENCES FRACTURÉES

« Le contemporain n'est pas seulement celui qui, en percevant l'obscurité du présent, en cerne l'inaccessible lumière ; il est aussi celui qui, par la division et l'interpolation du temps, est en mesure de le transformer et de le mettre en relation avec d'autres temps, de lire l'histoire d'une manière inédite, de la "citer" en fonction d'une nécessité qui ne doit absolument rien à son arbitraire, mais provient d'une exigence à laquelle il ne peut pas ne pas répondre » (Agamben, 2008, p. 40).

L'adolescence n'est-elle pas par essence toujours, quelle que soit l'époque de l'histoire, contemporaine ?

En me référant au texte d'Agamben *Qu'est-ce que le contemporain ?*, je reprendrai l'idée que le contemporain est un temps de fracture qui « empêche le temps de se rassembler » pour situer l'adolescence justement à ce trait de fracture. C'est un temps de division, entre un « ne plus » et un « pas encore », indice d'un temps toujours *asynchrone et en décalage*.

De cette position insécure et vertigineuse, le contemporain n'est-il pas témoin de ce qui se voile et se dévoile de son temps, regardé par le monde et regardant le monde, pris dans son intelligibilité visible mais aussi entraîné dans ses zones d'invisibilité ? L'adolescence, comme la contemporanéité, est un temps de séparation qui permet d'instaurer « les autres temps », de construire avec le passé mais aussi avec le futur une relation particulière. Comme temps de révélation au sens photographique, elle désigne le présent dans son lien de dépendance au passé et aux origines, fussent-elles mythiques. Elle convoque l'histoire comme temps de son effectuation : elle réalise le passé, l'effectue